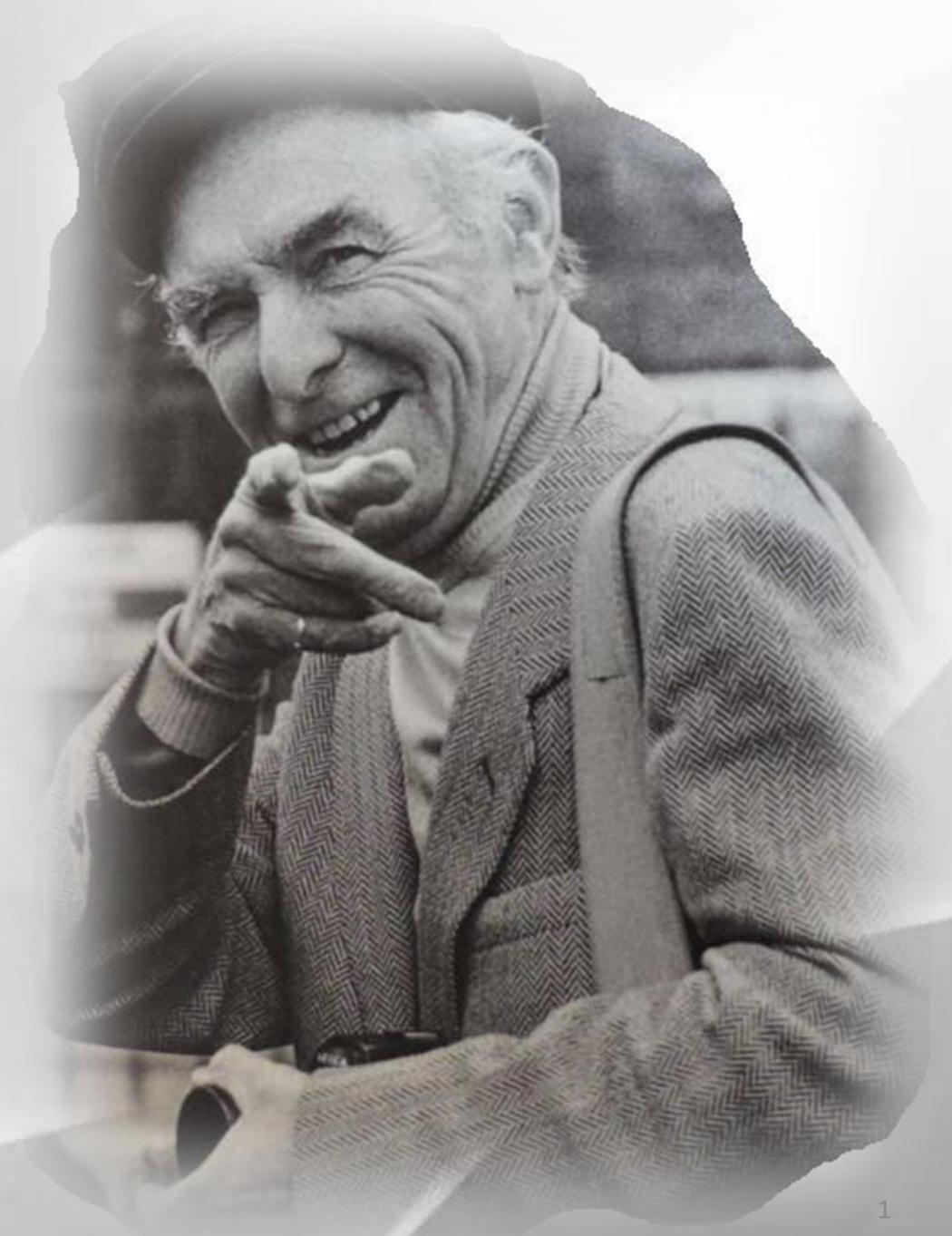


*Robert Doisneau,  
Enfance et jeunesse  
d'un éternel apprenti*



## Remerciements et présentation de l'intervention :

**Partenariat** Conservatoire Donzac/Musée de l'Ecole.  
qui nous a permis d'associer le Musée de l'Ecole publique  
à cette magnifique **exposition**.

La série « **les doigts pleins d'encre** »  
fait sans doute partie des photos les plus abouties  
et représentatives de l'œuvre de Robert Doisneau.

Il m'a paru difficile, voire impossible de **balayer en une intervention** la vie de Robert Doisneau qui a traversé le siècle dernier en nous laissant une œuvre considérable de plus **de 450 000 clichés**.

je parlerai essentiellement de son **enfance et de sa jeunesse** en me laissant, vous le verrez une grande marge.

Les balises temporelles que je me suis fixées seront donc historiques puisque Doisneau, **né en 1912 a vécu son enfance et sa jeunesse entre la première et la deuxième** guerre mondiale.

C'est sans doute durant cette période de sa vie, pas toujours facile que cet **observateur solitaire** a forgé ses **puissantes convictions humanistes** qui font de lui un des grands **témoins** du XXème siècle.

Comme il le dit lui-même, il est **un raconteur d'histoires** et nous verrons qu'avec ses mises en scène il démontre d'authentiques qualités d'auteur, je dis bien **d'auteur** au sens où nous l'entendons quand nous parlons d'un écrivain. Car, je pense que l'on peut dire que Robert Doisneau était un authentique **écrivain d'images**.

**Robert VAZQUEZ**





**Le grand-père paternel** de Robert a travaillé durant plus de 50 ans dans les carrières **d'Épernon** (Eure et Loir) chez un tailleur de pavés qui furent utilisés pour les rues de Paris. A sa retraite, il s'installa en Seine et Oise (Yvelines aujourd'hui), à **Raizeux** où il poursuivit une activité de bûcheron. Gaston, le père de Robert Doisneau est né en 1885. Il quitte la campagne pour **Rambouillet** où il vend des bicyclettes. Peu après, il travaille quelque temps comme comptable au Bon Marché. Plus tard, il sera engagé à **Gentilly** comme métreur en couverture et plomberie dans l'entreprise **Duval** dont le propriétaire possédait une maison au village des Doisneau. C'est là que Gaston Doisneau rencontrera **Sylvie**, la fille cadette des Duval qu'il épouse en 1909 Trois ans plus tard, le **14 avril 1912** naîtra **Robert Gaston Sylvain Doisneau**.



**Les Doisneau vivent à Gentilly chez les beaux-parents** 2 av Raspail demeure qui sert aussi d'atelier et de boutique. La fille aînée des Duval (**Zoé**) épousa Auguste Gratien qui devint maire puis député radical. Robert ne l'aimait pas beaucoup pas plus d'ailleurs que son grand-père maternel qui résumait la vie à cette sentence : **« Il y a ceux qui ont de quoi et ceux qui n'ont pas de quoi »** Le père de Robert, qui appartenait sans doute à la deuxième catégorie resta toujours salarié comme simple comptable de cette entreprise dont avait hérité Zoé et que dirigea son mari.



La première institutrice de Robert s'appelait Melle Alice, et c'est **une bonne qui conduisait Robert à l'école**. Il se souvient que cette dernière très coquine, faisait souvent un petit détour vers les **fortifications** pour y rencontrer son amoureux. Robert Doisneau raconte que c'est dans cet environnement qu'il a fait **ses premières photos** : petites usines, ateliers, fabriques, potagers... décor de la banlieue du début du XXème s. Pendant des années, il amassera ainsi une importante documentation sur Gentilly et ses environs. Et surtout la rivière qui fut dans son esprit un **lieu de mystère**. **La Bièvre à l'eau si brune longeait** la maison Duval. Elle eut pour lui une importance toute particulière et son image sombre resta liée dans son esprit à la tuberculose de sa mère.

Il passera quelque temps avec elle en **Corrèze à Mialaret**, un château prêté par des amis de la famille Duval durant la guerre de 14 alors que **son père était mobilisé**. De cette période il gardera un souvenir très fort de sa mère, « *femme mystique et très pieuse qui [lui] avait donné le sens du merveilleux.* »

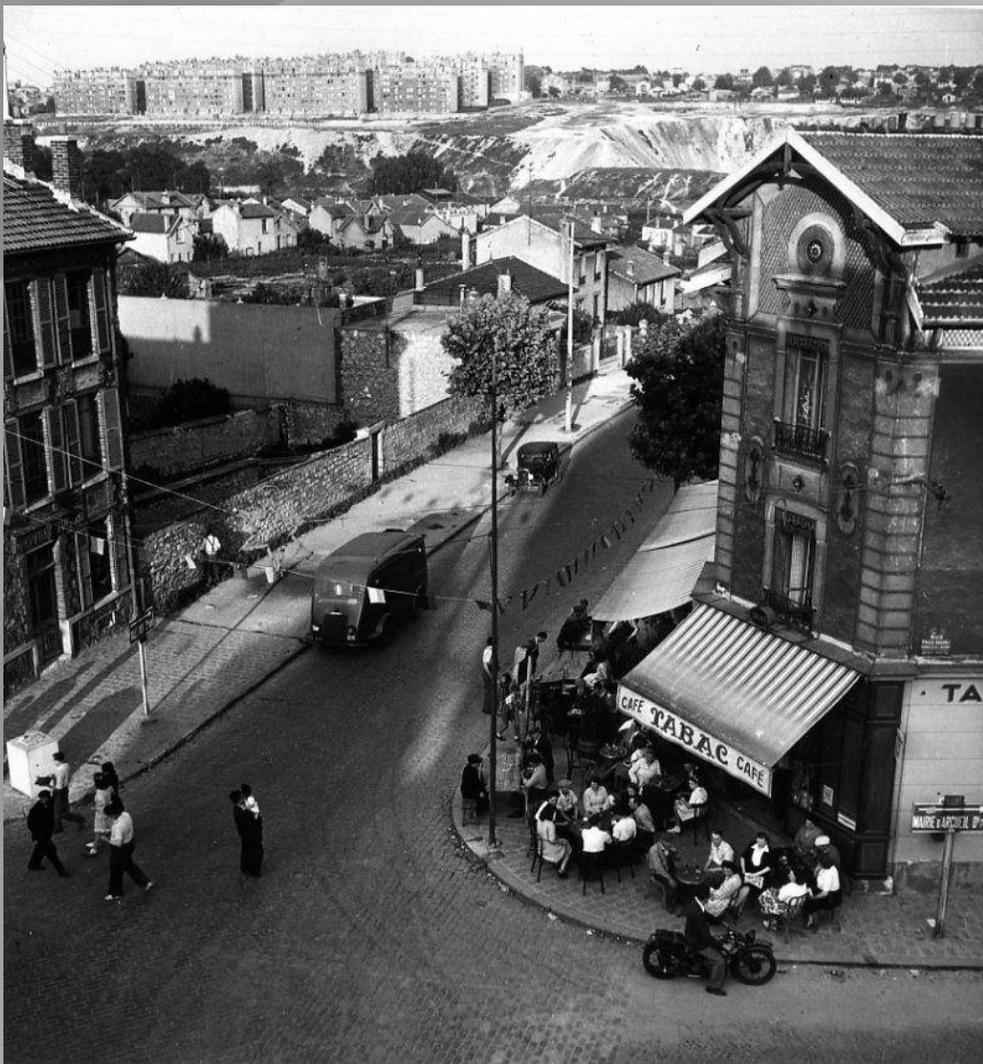
C'est là que son père démobilisé les retrouvera.

Deux ans après l'armistice **Sylvie est emportée par la tuberculose**

Il fut terriblement affecté par cette disparition qui le marquera à jamais

*«Pour une fois, j'étais au premier rang [...] Je donnais des coups de pieds dans le crottin des chevaux [...] Quand l'émotion est trop forte, j'affectais de ne pas être atteint, c'est mon côté crâneur »*

*«J'ai tant de souvenirs de cette mort. Je me suis inventé des tas d'histoires, à propos de l'enterrement et de la route que j'ai suivie jusqu'au cimetière [...] Ma jeunesse a été grise. Je n'étais pas en bonne santé, et puis tous les jours je devais passer devant le cimetière pour aller à l'école C'était affreux. J'ai toujours souffert de l'absence d'une mère. J'ai eu envie de grandir, d'avoir une amante, une petite amie, je voulais respirer le parfum d'une femme. »*



Son père se remarie en 1920 avec une veuve de guerre, **Lucie Lang** qui avait un fils, **Lucien**, à peu près du même âge que Robert. Ils quittèrent la maison Duval mais demeurèrent à Gentilly.

**A cette époque, depuis la fin du XIXème siècle, des provinciaux** débarquaient dans Paris et son pourtour et se mettent à occuper la banlieue Belleville, Montmartre, les Batignolles, La Chapelle, Bercy puis plus loin vers Saint Denis, Saint Ouen Boulogne, Issy les Moulineaux, Gentilly, Montrouge

Robert se souvient de cette « *odeur de céleri frais qui flottait sur Gentilly* ». Là se **mêlaient Italiens, Espagnols Polonais Russes qui côtoyaient les Bohémiens.**

**Sa véritable école fut la rue** car Robert, élève dissipé et chahuteur ne se plaisait pas beaucoup dans l'autre, la vraie, la communale. Plus enclin à distraire ses camarades qu'à écouter les leçons des maîtres, il s'y ennuyait fermement.



Certes, il ne se plaisait guère en classe, mais Robert était doué en dessin et lisait beaucoup. Même s'ils n'étaient pas légion, pas mal de livres furent à sa disposition. Les Misérables de **Victor Hugo** l'accompagnèrent longtemps, le soir avant de s'endormir. Le destin de **Jean Valjean** lui rappelait un peu le sien, demi-orphelin avec un frère étranger et une belle-mère qui l'aimait peu.

*« Je vivais avec mon père et ma belle-mère, et, vous savez, ce n'est pas très bon d'avoir une belle-mère car il doit être difficile d'avoir un beau-fils ; l'odeur des enfants des autres ne sent pas très bon, c'est comme chez les moutons : quand la brebis n'a pas son mouton, elle ne donne pas à téter – moi j'ai eu ma ration matérielle. Pour le reste il m'a manqué ce qu'on ne pouvait pas me donner – mon père était un brave homme, mais brisé par les emmerdements. »*

L'école proposait à ses élèves une période d'observation des divers ateliers à l'issue de laquelle Robert choisit la gravure litho.

A la sortie de l'école c'est finalement comme **graveur** qu'il fut embauché (100F/semaine 60€ d'aujourd'hui) chez **Xavier Vincent**, dans le Marais où il restera de juillet à septembre 1929.

Malgré la bonne ambiance qui régnait chez Vincent, il entra dans l'atelier **d'arts graphiques Ullmann** rue Lecourbe. Vraiment peu gratifié par son travail devant un rectangle de pierre il **s'inscrit dans un cours du soir de dessin**. Lui qui avait le désir de capturer les reflets de l'eau, le pas des badauds, la lumière des rues s'ennuya rapidement dans ces cours trop académiques pour lui.

*« Je ne dessinais pas trop mal mais on nous faisait copier des empereurs romains, des trucs en plâtre avec de sales gueules. Quand je sortais, je voyais [...] Bd Blanqui des marchands de journaux qui avaient une vraie gueule. »*

Trop timide, il n'ose pas demander aux gens l'autorisation de faire leur portrait, alors il croque des maisons mais, peu satisfait de sa production, il dit, *« je voulais montrer la texture des choses, des pavés, des murs, l'expression des gens. »*



ROBERT DOISNEAU DESSINATEUR





Déçu par ses talents de dessinateur il se demandait si la **photographie** ne pourrait pas lui permettre d'atteindre son but, d'autant **qu'il avait acquis des rudiments technique à l'Ecole Estienne**. C'est avec un appareil frileusement prêté par son demi-frère Lucien (appareil anglais à soufflet et plaques de verre de 9x12) qu'il va réaliser une première série de photos

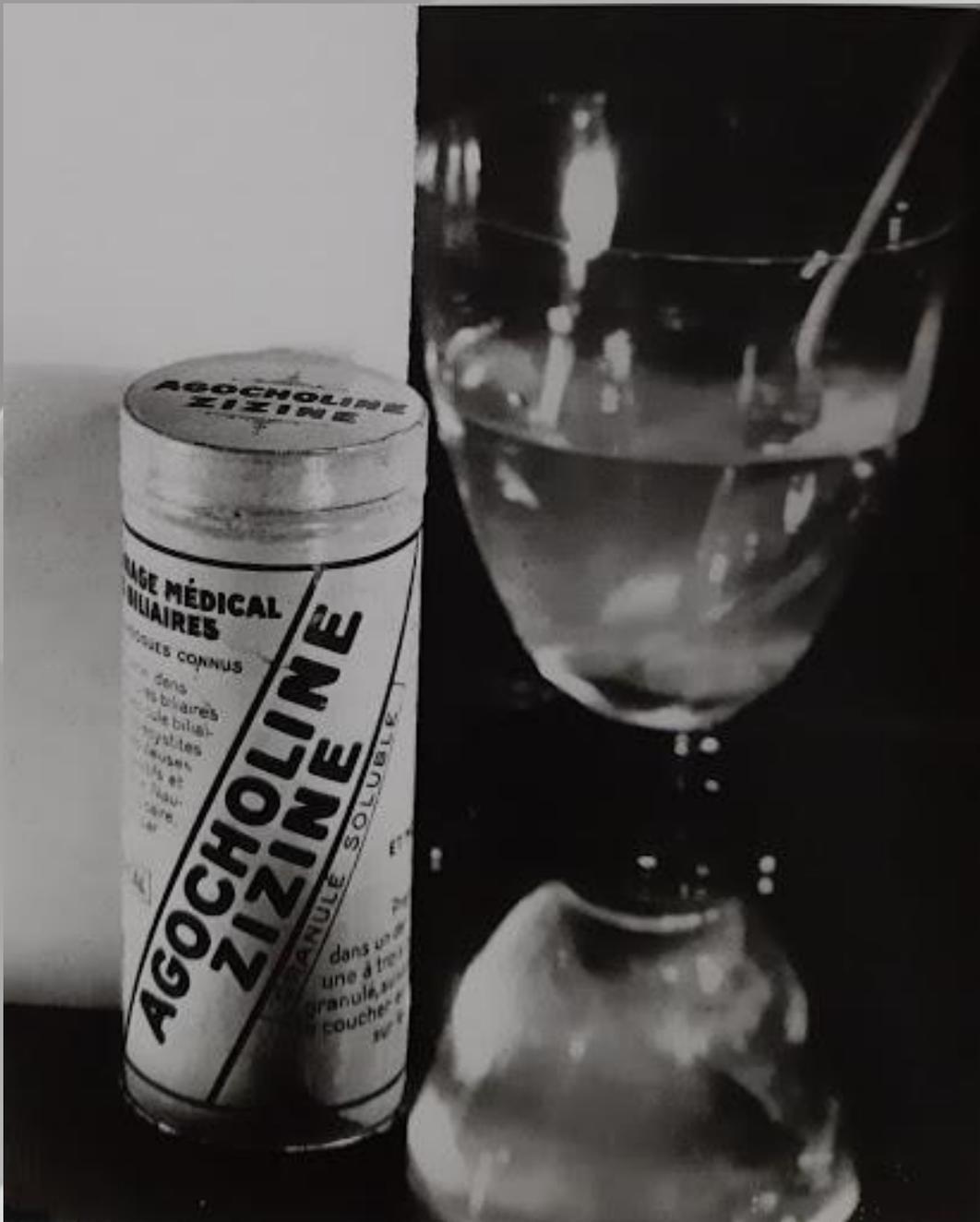
Robert n'ose pas encore aborder des passants et va photographier des pavés, une roue de bicyclette (allusions plus ou moins inconscientes au grand père et au père ?), des affiches qui se décollent, une vue prise de sa chambre 7 rue de la Poste à Gentilly.

*« Je voulais montrer le côté terriblement oppressant de cette maison ; [...] Je n'aime pas la civilisation petite bourgeoise. Elle vous étouffe. »*

***J'ai 17 ans, je suis maigre et mal fringué, j'apprends un métier sans avenir, le décor qui m'entoure est absurde. Quand je montre ces photos à mon entourage, ils sont tous d'accord, c'est de la pellicule gâchée. M'en fous je continuerai quand même.***

***Un jour peut-être il y en aura un pour trouver dans mes images comme un ricanement révolté. »***





L'atelier Ullmann où il fut embauché se spécialisait dans la publicité artistique pour des fabriques de produits pharmaceutiques. Son premier travail fut d'assurer le **lettrage** des réclames dessinées en collaboration avec Lucien Chauffard avec qui il s'entendait bien et qu'il remplaça quelque temps après le départ de celui-ci. L'atelier possédait un matériel très perfectionné qui fascinait Robert. Il s'essaya à faire quelques **photos publicitaires de granulés et de sirops**

Avec l'arrivée d'appareils comme le Kodak, le statut de photographe professionnel avait décliné dès le début du XXème car n'importe qui pouvait réussir des clichés.



E.A.

Le véritable prédécesseur de Doisneau s'appelait **Eugène Atget** qui avait consacré sa vie à photographier le vieux Paris entre 1890 et 1920 mais n'était connu que de quelques initiés (dont Man Ray et Breton). A sa mort en 1927, la mode **pictorialiste** tendait à faire de la photographie une **imitation de la peinture**. Certains, comme Steichen, Coburn, Demachy, n'hésitaient pas à **retoucher leurs photos avec de la peinture** mais très vite on comprit que **cette tendance menait à une impasse** esthétique complètement opposée à la photo documentaire.

**Le magazine d'avant-garde Camera Work** avait organisé une réflexion sur le sujet auprès de grands artistes. A la question de savoir si la photo pouvait produire des œuvres d'art le magazine reçut une majorité de réponses négatives. Non, la photographie ne pouvait prétendre à ce titre ! D'ailleurs, les photographes, déconsidérés étaient assimilés à de vulgaires camelots.

Quelques voix s'élevaient cependant, comme **Matisse** (« [...] *les photos seront toujours impressionnantes parce qu'elles nous montrent la nature .Il faut donc que le photographe intervienne le moins possible*) et surtout **Mac Orlan** qui affirma (1930) que les photos pouvaient transmettre « *le fantastique social de la rue* ».

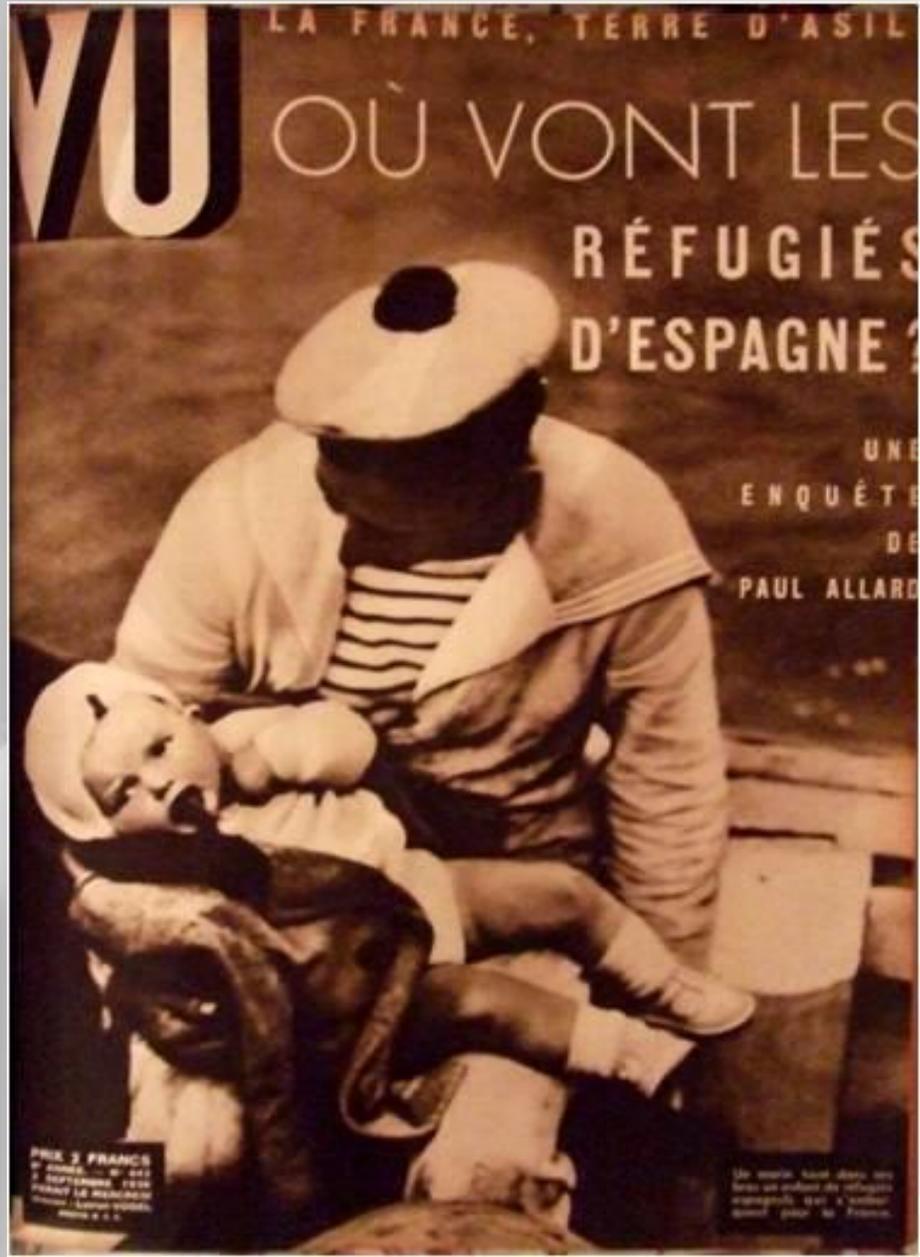
**Malgré certaines ressemblances, Doisneau ignorait le travail d'Atget. (FK a connu le travail d'Atget)**

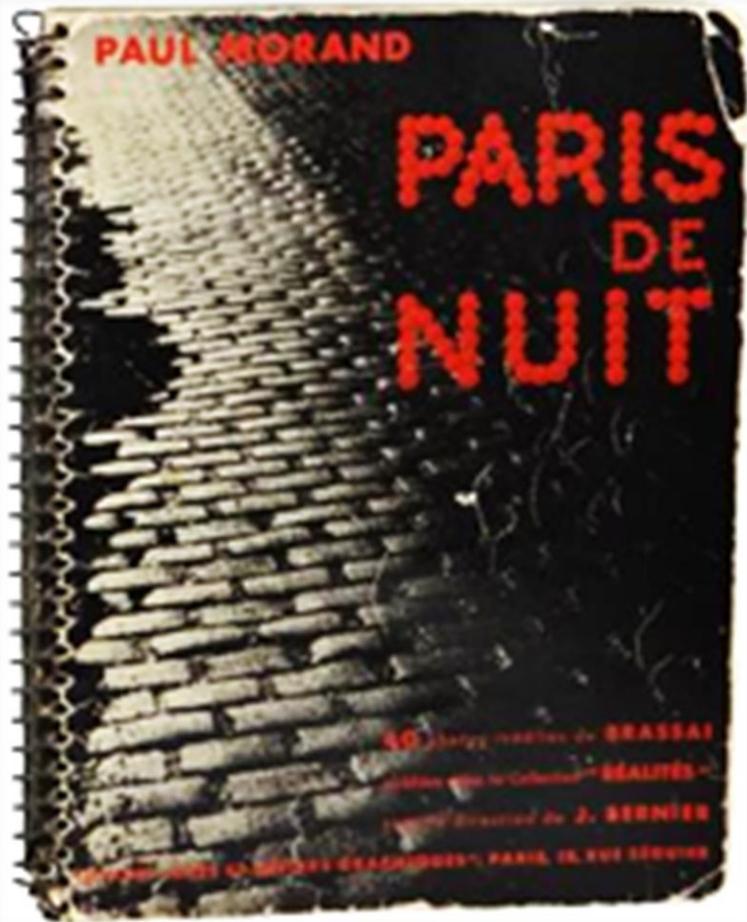
R.D.



**Vers 1925**, des **courants modernistes** poussèrent la photographie au premier rang de l'avant-garde artistique. La première guerre mondiale et les révolutions de 1917-18 avaient **mis en relief des idées esthétiques dont le fascisme et le communisme comprirent l'utilité**. L'industrie se modernisait et un design industriel et architectural se développait dont le **BAHAUS** est l'exemple le plus connu.

**Machines et matériaux, villes et industries devinrent des sujets importants pour les artistes et photographes** dont une espèce nouvelle apparaissait : les **photojournalistes** au service de l'industrie et de la presse.





Brassaï 1933

Vigneau encourageait Doisneau et lui demandait d'apporter des photos personnelles. Avec lui, il discutait des œuvres au ton nouveau qui commençaient à paraître dans les magazines.

**Le « Paris de nuit » publié en 1933 par « Arts et Métiers graphiques avec préface de Paul Morand** impressionna beaucoup Robert qui s'aventurait dans ce style de photographie. Assez précis en matière de **technique de la prise de vue nocturne** Brassai ne donnait aucune indication sur les temps de pose, pourtant si importants. Roger Grenier dira « *Le temps qu'il faut pour fumer une Gauloise ou, si la nuit est particulièrement épaisse, pour fumer une Boyard* »

Henri Vigneau « La route mouillée » Pub Dunlop 1932





**Les petits enfants au lait (1932)** volontairement rapetissés par la proximité des grands immeubles en construction illustre parfaitement le fait que les photos de Doisneau ne sont jamais gratuites.

On retrouvera ce thème dans « **Rue Marcelin Berthelot** » (1945) qui met l'accent sur la fratrie protectrice du grand frère comme la grande sœur de l'autre photo.

Robert s'enthousiasma pour ce style tellement différent qui rompait avec l'académisme des cartes postales aux lumières convenues. Avec son Rolleiflex, dès qu'il en avait le temps, il flânait autour de Gentilly et dans Paris, photographiait les **gamins de la zone** et s'intéressait aux personnages saisis dans leurs activités et dans leur décor.



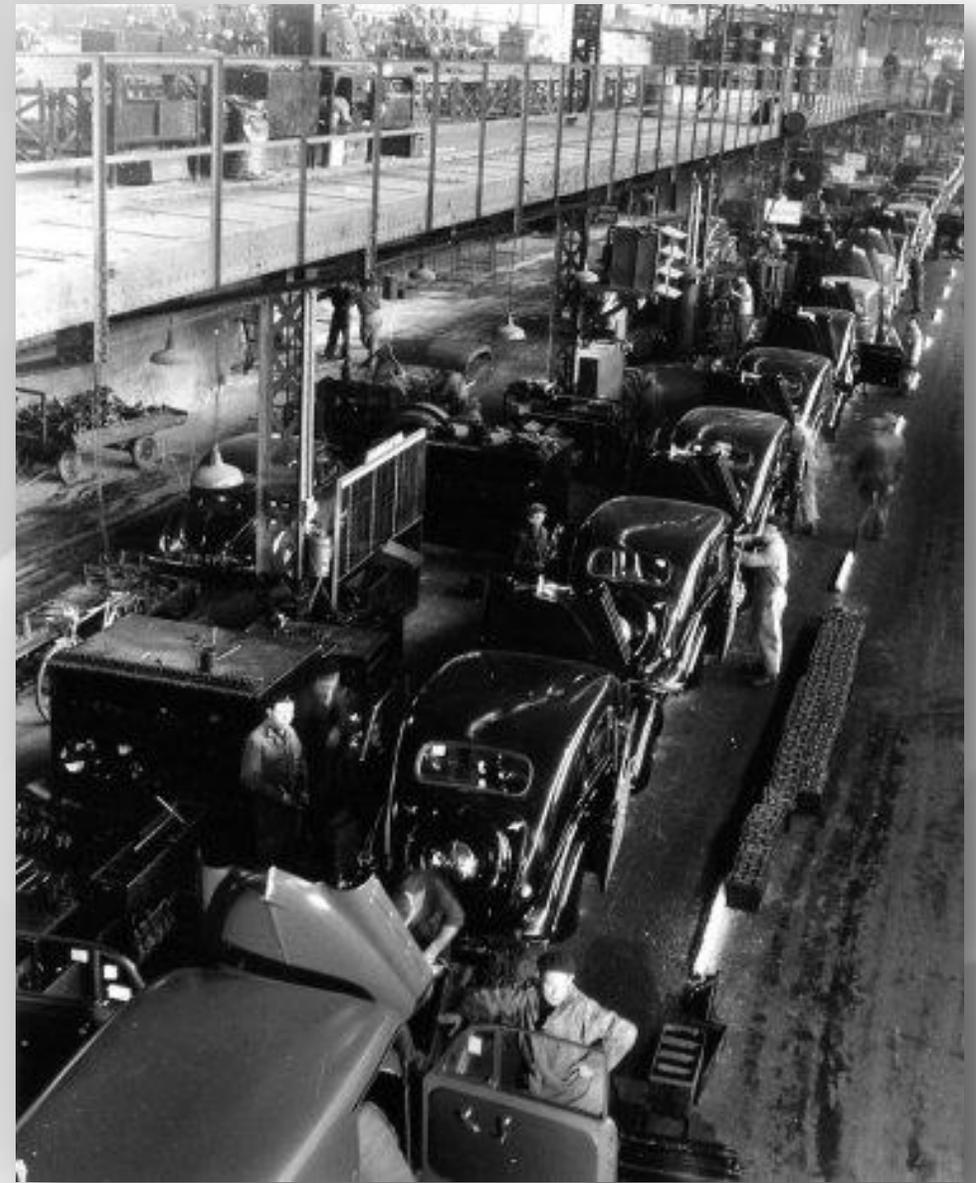
**C'est en 1932 que parurent les premiers clichés de Doisneau dans Excelsior.**(marché aux puces) dont le grand patron lui commanda d'autres photos puis, comme l'entreprise Vigneau déclinait (ce dernier s'intéressait plus au cinéma qu'à la photo), le désastre financier s'annonçait et Doisneau devint **tâcheron à son compte.** (De nos jours on dirait **pigiste**)

### **Mars 1933 : départ pour le service militaire dans les Vosges**

Son exécution pour tout ce qui était militaire confortait des sentiments anarchistes bien ancrés. C'est une période où il usa de subterfuges pour se faire porter pâle tant il exécrait le milieu militaire.. Après une année bien pénible, de retour chez Vigneau, Doisneau comprit qu'il n'avait plus de place dans l'atelier. La crise qui s'abattait alors sur la France ne favorisait guère ceux qui, comme Doisneau cherchaient un emploi.

**En avril 1934, Lucien Chauffard proposa à Doisneau de le rejoindre chez Renault** où il dirigeait le service photo vétuste et mal équipé. Robert y passait son temps à lire ou à bavarder avec les demoiselles. Son Rolleiflex le sauva de l'ennui. Complètement décalé dans cet empire industriel que bâtissait Renault (+ important complexe d'Europe / 30 000 employés), Doisneau qui était allergique à l'autorité affirma que ce fut pour lui le véritable début de sa carrière de photographe.





**Pierrette Chaumaison habitait Choisy-le-Roi**, il la rencontra à Raizeux où il passait ses vacances. Promenades à vélo, Robert la photographia, **ils finirent par se marier le 28 novembre 1934.**

C'est durant cette période que bien des photos de Doisneau ont été prises durant leurs promenades amoureuses sur les berges de la Marne ou de la Seine. Ne pouvant compter sur un matériel de développement des clichés de qualité, Robert savait que tout se décidait lors de la prise de vue et que l'essentiel de son travail se faisait quand il appuyait sur le déclencheur. **Le coup d'œil immédiat** fut dès lors sa marque de fabrique.

Une de ses photos les plus connues (**L'aéroplane de papa**) fut prise alors qu'il n'avait même pas de pare soleil et qu'il en fabriqua un avec un tube d'aspirine qui explique le vignettage des bords. Comme il ne pouvait pas utiliser le matériel de chez Renault, il avait bricolé un agrandisseur avec une **lanterne magique** en y ajoutant une ampoule. La mise au point se faisait en déplaçant l'ensemble sur la table.

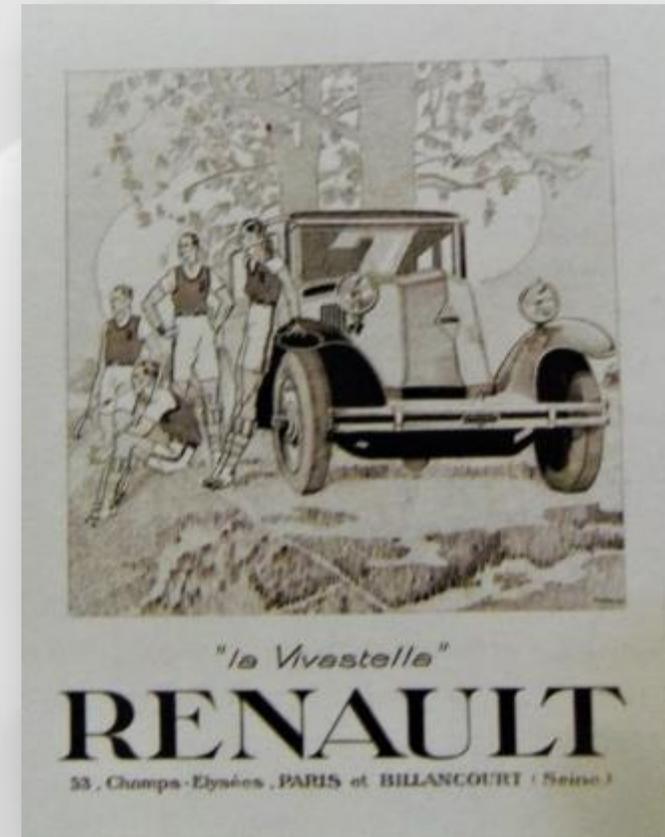


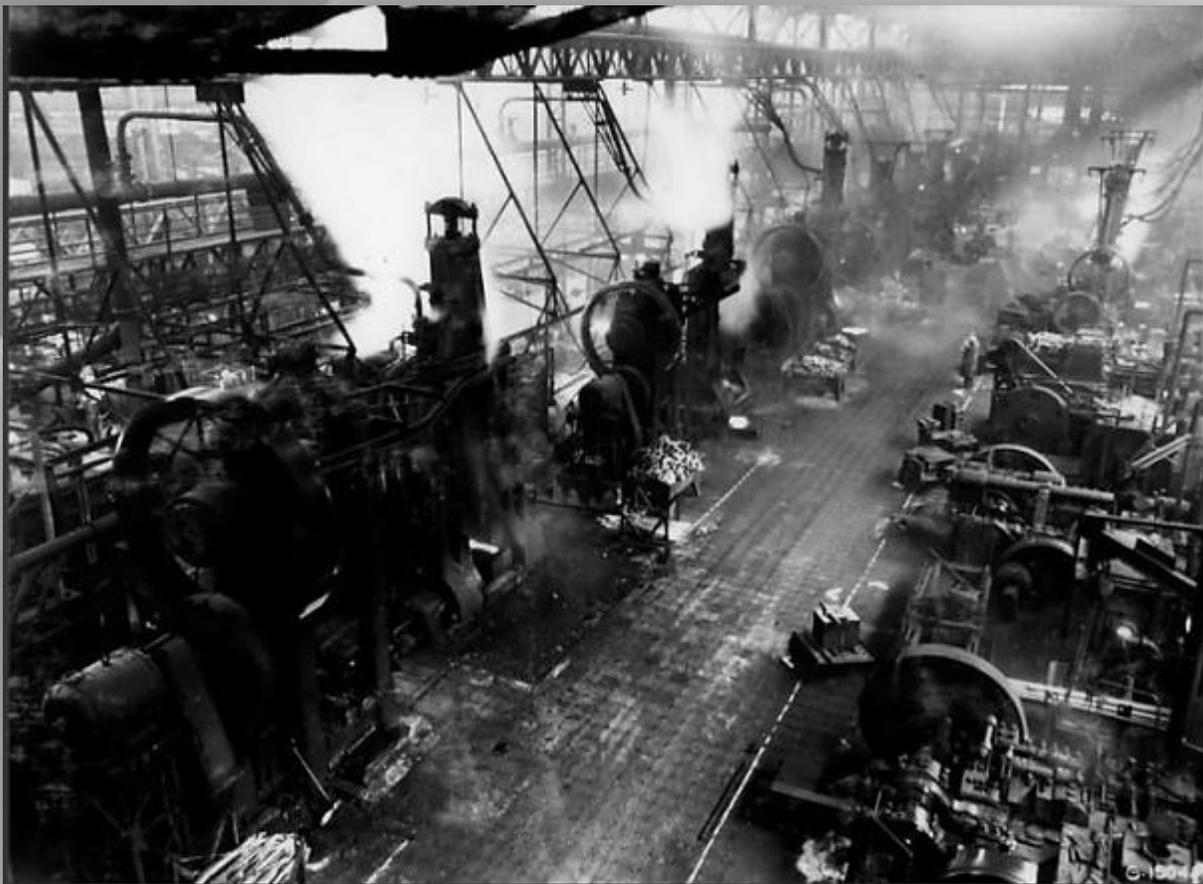
Avec Pierrette, ils emménagèrent à **Issy les Moulineaux** un petit appartement proche des usines Renault.

*« J'avais un mal de chien à me lever, je m'adaptais mal aux horaires de ce boulot. A midi, en vitesse je prenais le bus pour déjeuner chez moi et rester une demi-heure avec ma femme. Un jour, j'arrive, Pierrette dormait encore. C'était formidable, pas un bruit, elle ne bougeait pas et j'avais déjà fait la moitié de ma journée de travail. On a beaucoup ri. »*

**Chez Renault, tout en traitant les pellicules et les plaques, Robert lisait Giono, il proposa même à Pierrette d'aller vivre en Provence, mais Pierrette, plus proche des réalités lui rappela qu'avant il fallait mettre leur appartement en état.**

Alors qu'il avait décidé de changer de logement pour s'installer à Montrouge dans un quartier qu'il avait découvert en allant photographier les œuvres d'un peintre, Robert avait donné son préavis à sa logeuse. Il s'avéra que la location du nouvel appartement n'était plus possible. Leur propre appartement avait été reloué et ils furent dans l'obligation de s'installer dans un lieu vétuste où Pierrette va tomber malade. Elle dut aller s'oxygéner chez des amis dans la Beauce. **Enfin, il réussira à trouver un appartement dans le quartier souhaité de Montrouge où ils emménagèrent en 1937. Ils y restèrent définitivement et achetèrent plus tard un appartement adjacent pour s'agrandir.**





Les presses de Renault  
1936

Doisneau continuait à travailler chez **Renault** où il utilisait un matériel basique et volumineux à plaques de verre (18x24) pour photographier des pièces détachées mais aussi maints aspects de la vie dans l'usine. Au fil de ses rencontres avec les employés, il apprit à surmonter sa timidité et sentit qu'il avait des affinités avec les ouvriers.

**Mai juin 1936 le Front Populaire.** Peu enclin à se joindre au mouvement qui s'amplifiait, Robert qui **se préparait à vivre ces grèves comme une période de vacances**

**supplémentaires** découvrit la richesse du monde ouvrier.

Notons qu'il ne fit pas de photo des grévistes de l'usine.

**Contrairement aux autres** employés salariés comme lui qui s'inscrivaient au syndicat patronal, **il adhéra à la CGT.** C'est durant cette période qu'il accumula et **classa selon une méthode thématique par lettres empruntée à Renault de nombreux documents** qui pourraient servir à la presse. Il devenait ainsi illustrateur indépendant. **En 1937 il**

**expérimente le tirage en couleur** selon un procédé anglais qui venait de voir le jour. Travaillant souvent la nuit dans sa cuisine de Montrouge, il arrivait souvent en retard à l'usine.

Le **chef de service** ne plaisantait pas (cf note de service N°38 du 26/7/37 page 68) concernant l'exactitude, l'ordre et la tenue). « **Évitez de chantonner ou de siffler ; nous sommes des publicitaires et non pas des peintres en bâtiment** ».

Humour sur le nom des adjoints au chef du service publicité de chez Renault (Beauchemin et Chauffard !!!).



Note de service interne  
N° 38  
26/7/37

Je crois nécessaire de profiter de la période des vacances pour rappeler à chacun quelques principes de fonctionnement du service intérieur, qu'il y a d'autant plus lieu de respecter rigoureusement que le nombre des présents est moins élevé :

1. D'abord, **L'EXACTITUDE.** Je rappelle à ce sujet que toute absence non préalablement autorisée peut avoir des conséquences graves et que l'autorisation est subordonnée à une nécessité impérieuse, d'ordre personnel ou familial.

**2. L'ORDRE DANS LE SERVICE.** Maintenir l'ordre le plus rigoureux dans les objets et instruments de travail : les papiers, photographes, crayons, couleurs, etc. Je demande notamment aux opérateurs photographes et aux personnes s'occupant du studio de maintenir un ordre parfait dans les instruments, appareils et produits utilisés. Les projecteurs du studio doivent notamment être rangés chaque soir à leur place. Les grandes feuilles de papier utilisées pour la réflexion de la lumière doivent être enlevées après usage, et ne pas rester suspendues pendant des journées, comme des chiffons.

**3. LA TENUE.** La qualité du travail est toujours fonction du soin apporté à son exécution, c'est-à-dire de la tenue et des attitudes pendant le travail. On peut être sûr que celui qui se tient négligemment, les mains dans les poches ou qui roule d'un coude sur l'autre, n'exécutera pas un travail donné aussi bien que celui qui ne perd ni un geste ni une minute.

**1939** Doisneau revient voir Lucien Chauffard (rien à voir avec celui de Renault) qui venait de fonder son propre studio. Il travaillait avec une hongroise Ergy Landau qui vendait bien ses clichés par l'intermédiaire d'une agence dirigée par un autre Hongrois Charles Rado (**Rado photo...RAPHO**). Le marché de la photo d'illustration se développait (CF le communiste **Regards** lancé en 1937 qui tira à 1,4 millions au N°1). Malgré les conseils de Rado de rester chez Renault, **Robert** qui multipliait les retards et les absences **fut remercié** non sans avoir empoché la prime de licenciement obtenue par le Front Populaire qui lui permit d'acheter un appareil Rolleiflex Automat et un agrandisseur Lorillon pour remplacer la lanterne magique bricolée.  
**Désormais, il devait gagner sa vie comme photographe indépendant.**



**La Guerre : C'est une des rares périodes de sa vie où il ne fera pas de photos** car au 81eme régiment de chasseurs à pied il est interdit d'avoir un appareil photo. Lors du rude **hiver 1939 il tombe malade** et on lui accorde une courte permission. Il passe Noël à Montrouge.

De retour au Nord de l'Alsace, ses supérieurs lui confièrent une mission d'observation aérienne depuis un clocher d'où il devait reconnaître les avions volant dans les parages. Cet épisode peu glorieux lui laissa le souvenir dépité de son erreur de reconnaissance d'avions allemands Dornier qu'il avait pris pour des Potez français !

Il resta en Alsace jusqu'à la fin janvier 40. **Sa santé se dégradait** et, comme on **soupçonna un début de tuberculose**, il fut évacué vers un hôpital militaire où il se lia d'amitié avec l'écrivain Pierre Lorquet. Comme il se laissait dépérir, l'éventualité d'une tuberculose fit **qu'on le réforma temporairement en février 40**. Sans le sou, il se demande comment vivre durant cette période, d'autant que Rado était parti vers les USA.

**En juin 1940, c'est la débâcle.** La famille part vers le Poitou chez une sœur de Pierrette. Ils sont hébergés par la famille Morillons avec qui ils nouent des liens d'amitié. Les temps sont durs et Robert fait des cartes postales qu'il vend près des Invalides (320 séries vendues 6F qui lui laissaient environ 1300F tous frais déduits ? Pas de quoi se réjouir.

Pour témoigner de la vie à Paris, durant cette période, il fit quelques photos, mais il manquait de films et sa production se trouvait forcément réduite. Les Allemands obligeaient les photographes à s'affilier à la *Propaganda Staffel*. Moins connu que certains grands noms du milieu de la photo, Doisneau se fit oublier et échappa aux contrôles. **Très discret, il mit ses talents de graveur et de faussaire au service de la Résistance.** Enrico Pontremoli, alias Philippe, juif résistant du Mouvement pour la libération nationale lui confia toutes sortes de travaux. Pierrette pourtant enceinte de leur première fille traversa ces épreuves avec une certaine insouciance,

**Revue VRAI début 1941** publié par le Secours national.



**31 mars 1942** Naissance d'Annette, leur première fille. Robert réalisa le plus possible de photos destinées à ses archives personnelles mais la ligne entre les clichés commerciaux et personnels sera plutôt floue car il fera poser Annette pour des réclames.

Difficile de se procurer du matériel durant l'occupation. Les pellicules **Kodak** étaient introuvables, celles de l'entreprise française **Bauchet** étaient médiocres et les papiers **Agfa** impossibles à trouver. Il fallait ruser (électrolyse de l'argent) ou troquer les papiers contre des pièces en métal argent. Marché noir pour se procurer un nouveau **Rolleiflex**.

**C'est certainement grâce à ses difficultés traversées que Doisneau développa son sens aigu de la mise au point et du cadrage parfaits pour ne rien gâcher matériellement.** En effet, il lui était quasi impossible de multiplier les prises compte tenu du peu de matériel dont il disposait.

Commandes pour un livre sur les établissements scientifiques et des photos pour le ministère de la jeunesse et des sports. Tout en poursuivant son activité clandestine (cartes d'identité).





**Fin 1943** le cours de la guerre s'inverse et après le **6 juin 44** les combats éclatent sur une grande échelle. Doisneau avait décidé qu'il devait enregistrer les événements. Un groupe de FFI lui demandent de les photographier. Comme il n'avait que deux films, il devait bien choisir ses prises de vue. Il hésita longtemps à décider de prendre ce cliché. Prise à contre cœur, cette photo est pour lui devenue une des plus importantes de cette journée car elle était chargée d'informations (armes, vêtements, identités). Doisneau prendra ensuite une série de vues qui montrent le caractère populaire de la libération de Paris. Peu de cadavres, peu de violences et Doisneau trouve le moyen de consacrer 4 ou 5 poses aux petits imitateurs des adultes : les gamins de Paris. Il refusa de photographier ce qu'il appelle la laideur de ces manifestations populaires, les femmes tondues, celles qu'on promène nues dans la rue.... « *La foule c'est une saloperie* ».





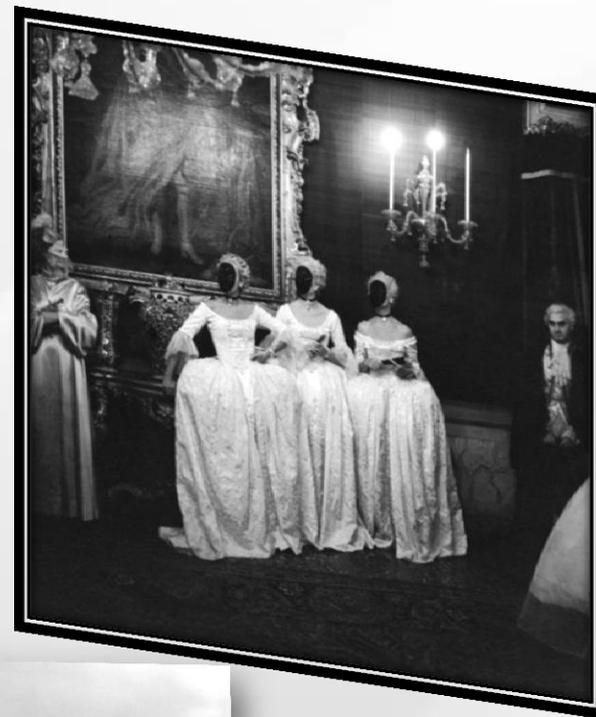
Après la guerre en bref

En réponse au responsable des illustrations du Guardian qui lui demandait s'il avait fait des photos de sport, Doisneau répondit en riant « J'ai fait de tout ». (Mariages de quartier, portraits de chefs d'Etat, clochard endormis, bal masqué à Venise, cyclo-cross, 24h du Mans. C'est entre 1945 et 1960 qu'il a réalisé la plupart des photos qui l'ont rendu célèbre. « *Toute ma vie je me suis amusé, je me suis fabriqué un petit théâtre* ».

Ce **théâtre** fait de matériaux bruts accumulés pendant des milliers de reportages et commandes, doit beaucoup aux rencontres fortuites et à des amitiés nouées avec **Cendrars, Mac Orlan, Cavanna Maurice Baquet, Robert Giraud, Pierre Betz, Albert Plécy** et bien sûr J Jacques **Prévert** double littéraire de Doisneau.

**Picasso, Pennac, Delerm, Binoche, Azéma, les Rita Mitsouko, Brassens, ...** Lui qui se plaisait tant à fréquenter les gens de la rue et des bistrotts rencontra aussi les plus grands artistes, intellectuels et photographia aussi ces gens du monde de la mode et de ce qu'on appellerait de nos jours le show business. (Anecdotes ARAGON/M CHEVALIER)

Toute sa vie, il attirera, souvent de manière satirique les oppositions souvent artificielles que propose la société : **jeunes/vieux, sacré/profane, érotique/vertueux, travail/jeu, privé/public, art populaire/art raffiné, beau/laid, bon goût/mauvais goût.**





1- La puissance graphique des lettres (CF le **V** des enfants de la Place Kléber des amoureux du métro, des Rita Mitsouko en bord de Seine...Le **S**, le **O** de certaines scènes)

De son art il disait souvent que c'est un **art funéraire** et que, s'il a si bien photographié les gens, c'est parce qu'il leur ressemblait. En fait disait-il, **je fais des autoportraits**. Pour faire de bonnes photos, il faut **trois qualités** : être **curieux, désobéissant et patient**. **Deux principes** fondamentaux, selon lui régissent la construction d'une image de qualité :



2- Le rappel d'une parabole un proverbe un récit symbolique l'allusion à un tableau célèbre (La Cène, La Joconde, la Buveuse d'absinthe...).





Dès les premières images de la banlieue un principe directeur dans ses photos : deux éléments opposés par leur valeur leur contenu moral ou leur valeur symbolique. Ceci est net dans les clichés où une statue fait partie de la composition (dimension héroïque) avec un personnage humble (enfant, ouvrier, pigeon) ce qui crée une image immédiatement troublante ou amusante... Il accorde la priorité à l'élément le moins noble et de ce fait renverse l'ordre social et esthétique. Toute sa vie, il attirera, souvent de manière satirique les oppositions souvent artificielles que propose la société : jeunes/vieux, sacré/profane, érotique/vertueux, travail/jeu, privé/public, art populaire/art raffiné, beau/laid, bon goût/mauvais goût. C'est ainsi que l'on comprend la quasi omniprésence de monuments ou de statues, fontaines, des colonnes ou même des arbres chargés d'une force symbolique dans un Paris où l'histoire est tellement importante à côté de sujets éphémères mais populaires qui donnent aux photos un air subtil de désobéissance à l'hégémonie de l'art officiel.



# LE BAISER DE L'HÔTEL DE VILLE

**Commande de Life début 1950** : grâce à Rado. Aubaine pour Rd car les magazines américains payaient 20 ou 30 fois plus que les français. **L'amour à Paris** au printemps. Robert recruta plusieurs couples de comédiens dont **Françoise Bornet et Jacques Cartaud** qu'il promena dans les lieux emblématiques de la capitale. Les photos de Françoise et Jacques étaient plus spontanées car ils étaient réellement épris l'un de l'autre. Robert jugea que ce reportage était un peu bidon et fut oublié ... Jusqu'à sa résurgence bien plus tard.

La polémique : Suite au succès incroyable de la photo bien des années après.

Partout on a salué l'épilogue spectaculaire d'une des icônes de la photographie. *Le Baiser de l'Hôtel de Ville*, de Robert Doisneau (1912-1994), où l'on voit deux amoureux s'embrasser dans le tourbillon du Paris des années 1950, a atteint la somme folle de 184 960 euros lors de la vente aux enchères d'Artcurial, le 25 avril, à l'hôtel Dassault.



. Le document, estimé 15 000 euros, a été acheté par un énigmatique collectionneur suisse sous les applaudissements d'une salle surchauffée et de dizaines de photographes et de télévisions. C'est un prix record pour une photo de Robert Doisneau, pour une photo française de l'après-guerre aussi.

Un prix à la hauteur, dit-on, d'une image au destin hors du commun. Car cette épreuve appartenait à la jeune femme qui pose sur l'image, Françoise Bornet, alors étudiante en théâtre au cours Simon. Doisneau lui avait donné un tirage pour la remercier d'avoir posé avec son compagnon de l'époque. Mais la belle histoire, contrairement à ce qu'on a dit, s'arrête là. (article du Monde daté du 6 mai 2005)

Doisneau avait gagné. Mais il en conservera une blessure. La belle histoire était salie. Comme nombre de photographes de la rue, il avait été poursuivi en justice par de nombreuses personnes s'étant reconnues sur tel ou tel cliché. Mais le procès du *Baiser*, par son retentissement, a certainement joué un rôle déterminant dans l'accroissement des affaires de droit à l'image en France durant les dix années qui ont suivi.

Il meurt le 1<sup>er</sup> avril 1994. Il est enterré à Raizeux.

**La poterne des peupliers** est sans doute sa photo préférée. Tout Doisneau est là.... La patiente et longue attente du miracle, cet enfant qui saute gauchement, comme s'il était issu de la même terre que l'arbre maigrelet, comme s'il était une réplique animée de l'arbre immobile.

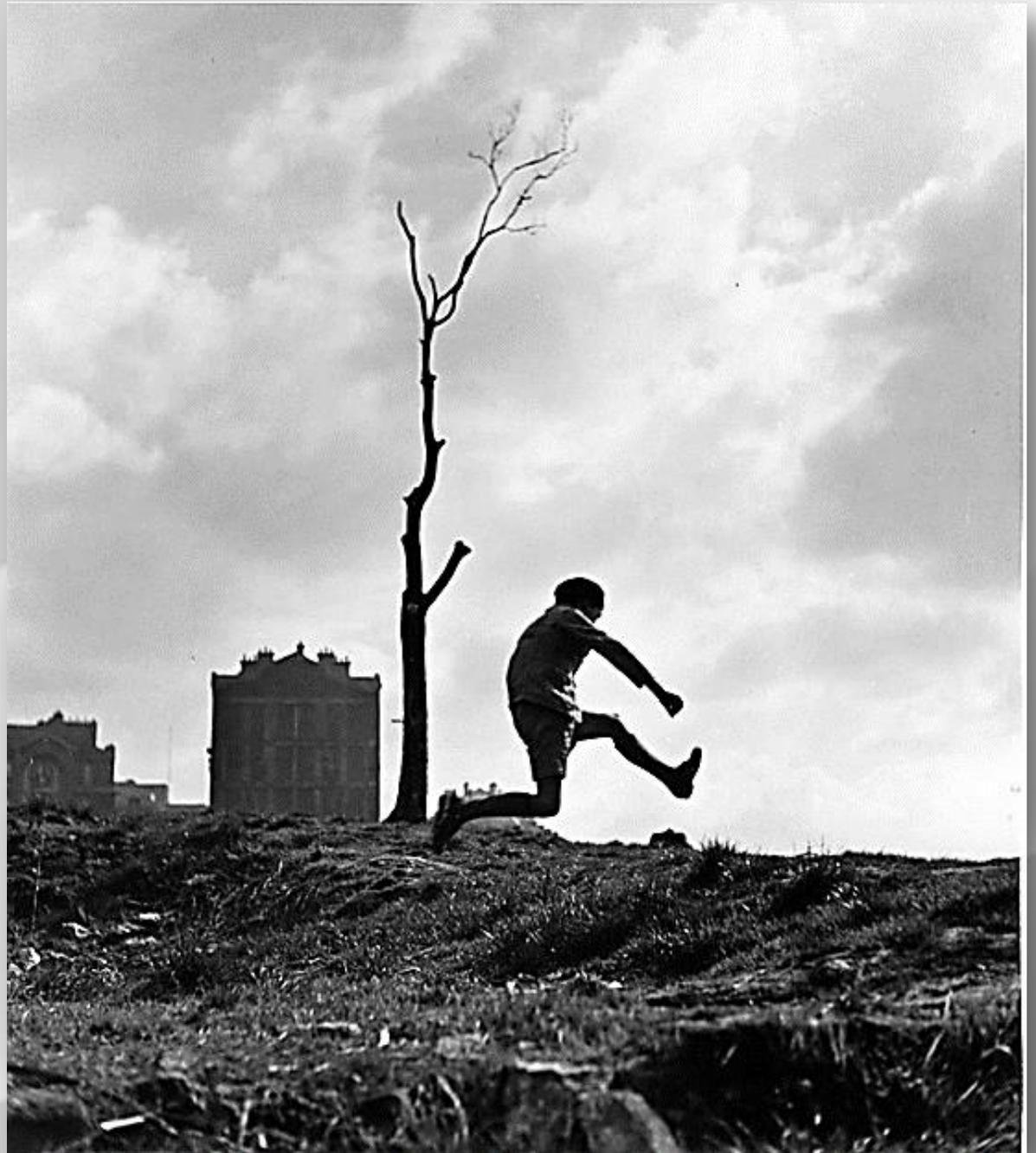
La zone en friche avec l'apparition des nouvelles constructions de la banlieue.

Le ciel si tristement ennuagé....

**Humble mais obstiné, solitaire mais entouré d'amis, aimant la vie, la ville et les gens** Doisneau nous a laissé une œuvre incomparable touchante émouvante toute pleine de rencontres fortuites et d'histoires écrites par lui au travers de son inimitable regard.

*Pour être invité à la création,  
il faut qu'il y ait un manque*

*(Boris Cyrulnik)*





**LE PREMIER DE LA CLASSE IGNORE LE PLAISIR QUE  
PREND LE CANCRE À REGARDER PAR LA FENÊTRE**





*Je photographie pour lutter  
contre le temps qui passe*

*La foule, ça me fait peur,  
plus je suis fondu, plus je suis  
content.*

*J'ai réussi à peu près 300 photos. Au 1/100<sup>ème</sup> de  
s. cela fait 3 secondes. Y'a pas de quoi pavoiser!*

*La famille tue énormément, c'est dans  
toutes les statistiques*

*Moi, la photographie, j'y  
connais rien du tout !*

*Mes images sont des lettres  
envoyées à des amis*

*La photo est un art  
funéraire...*

